Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 46 (1901)
Heft: 6

Artikel: Une poignée d'idées sur la discipline
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-337872

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLVIe Année. N° 6. Juin 1901.

SOMMAIRE

Une poignée d'idées sur la discipline. — Canons de campagne Krupp à tir rapide. — Les prescriptions de manœuvres en Allemagne. — Avantages et inconvénients des canons de campagne à recul sur l'affût. — Chroniques. — Bibliographie.

UNE POIGNÉE D'IDÉES SUR LA DISCIPLINE[1]

Que n'a-t-on dit déjà et écrit sur la discipline ! N'est-ce pas porter de l'eau à la mer que d'y revenir? Et pourtant, chaque année nous constatons combien ardue est la tâche, non seulement d'inculquer aux recrues la discipline, mais d'y maintenir le soldat instruit. C'est donc un devoir toujours impérieux d'examiner les moyens par lesquels nous cherchons à l'obtenir.

La question est surtout importante pour une armée de milices qui, en quelques semaines, doit atteindre le résultat auquel des armées permanentes peuvent consacrer de un à trois ans.

Qu'est-ce que la discipline? Notre règlement s'exprime comme suit :

« Elle se manifeste par la fidélité au devoir, l'obéissance absolue ainsi que par une conduite correcte à tous les instants du service. » (Art. 10, 1er alinéa).

Nous voilà duement avertis : la discipline ne consiste pas seulement à se redresser sur ses talons, à marquer le pas cadencé, à exécuter correctement le maniement de l'arme, elle suppose avant tout un élément moral, une éducation dont les dehors seront peut-être moins apparents, mais qui se manifestera à l'heure des fatigues et des dangers.

[1] *Zusammengewürfelte Gedanken über die Erziehung zur Disziplin*, conférence tenue le 22 février 1901 à la Société des Officiers de Lucerne par le colonel Hintermann, instructeur d'arrondissement de la IVe division. Traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par le 1er lieutenant Schibler.

C'est l'esprit qui agit sur le corps et sur les masses ; c'est à lui qu'il faut demander d'être le soutien de la discipline. Dès lors, si nous voulons traiter de la discipline, nous devons nous occuper en premier lieu de

l'éducation de l'esprit.

Si nous nous attachons à l'état d'âme des recrues dans les jours qui suivent leur arrivée sous les drapeaux, nous constatons une évidente dépression morale. D'individu à individu elle varie d'intensité suivant le tempérament et les antécédents. Elle est moins accentuée chez le citadin blasé, chez le jeune homme qui a voyagé, qui a passé déjà par des situations diverses. Elle s'exagère jusqu'à la nostalgie parfois chez le jeune homme élevé à la campagne, suivi de près et gardé par ses parents. A ce dernier, tout paraît volontiers étrange : les murs sombres et tristes de la caserne, le lit dur, l'ordinaire différent de celui de la table paternelle, les rigueurs du service ; sans parler des moqueries de camarades peu sensibles, ou de la brusquerie d'un chef, désireux parfois de faire valoir sa supériorité sur un subordonné maladroit. De là le mal du pays aboutissant parfois à une sombre mélancolie.

Au lieu de stimuler chez la recrue la confiance en soi-même, on la décourage ; elle voit dans un lointain brumeux la fin de l'école... Le rôle qu'elle joue animée de pareils sentiments ne peut être que lamentable. Parfois, cette tournure d'esprit persiste jusqu'au moment des exercices de tir ; alors, si les résultats obtenus sont bons, l'homme reprend la confiance en soi-même, et affirme sa personnalité vis-à-vis de ses supérieurs.

Notre règlement de service nous fournit des indications précieuses lorsqu'il dit : « Que le chef se montre juste envers ses subordonnés, qu'il ménage et qu'il développe leur amour-propre, qu'il encourage ceux qui sont craintifs ou faibles, et qu'il fortifie la confiance que chacun doit avoir en soi-même. »

Principe fondamental : régler l'action éducative suivant l'individu. Un jeune homme timide, mais rempli de bonne volonté, doit être traité autrement que l'individu de mauvais caractère ; mais tous doivent être dirigés de façon à subordonner leur volonté à celle de leurs supérieurs, sans que leur confiance en soi-même en souffre ni leur amour-propre.

Dans son ouvrage sur l'*Entraînement militaire*, le Dr Leitenstorfer dit excellemment : « Dans l'état de dépression, tout se fait mollement ; l'énergie manque, l'action musculaire est distendue. »

Une des premières nécessités de la part de l'instructeur est d'inculquer le goût et le plaisir du service, de faire comprendre l'utilité du travail ordonné ; on bande ainsi le ressort de la volonté ; la force musculaire et l'élasticité des mouvements en sont accrus.

De la tenue de la troupe et de son entrain, on peut juger avec sûreté si elle est entre les mains d'un pédant qui ne sait que réprimander ou d'un chef qui sait individualiser ses hommes. Ce dernier sera peut-être le plus sévère, mais dans les moments pénibles, d'un simple bon mot souvent, il encourage son monde ; il gagne ainsi les sympathies.

Se faire aimer est un art, non seulement en politique, mais dans l'état militaire. Un commandant de troupe doit connaître cet art. Il suffit de si peu de chose quelquefois : « faire battre la caisse au bon moment, donner l'ordre à la fanfare de jouer, entonner une chanson de marche. »

La discipline n'exige pas seulement le développement d'un bon esprit militaire, elle veut aussi

le développement de l'intelligence.

Le soldat ne doit pas être réduit au rôle d'une machine. La machine cesse de fonctionner dès que le mécanicien l'abandonne. La manière la meilleure d'inspirer le goût du travail est de rendre clair à l'esprit le but de l'exercice. Tous les désagréments, toutes les fatigues du service sont supportées aisément si l'homme en saisit le « pourquoi », s'il voit que les exigences de ses supérieurs ne sont pas des chicanes.

Pour ce motif déjà, on doit exciter la réflexion chez l'individu, afin de stimuler l'endurance et l'emploi de toutes ses forces au moment utile, et de réveiller ses sentiments de devoir et d'honneur.

Voyez, par exemple, quelle différence de spectacle : ici une troupe défilant devant son chef au retour d'un exercice intéressant quoique fatigant, les hommes conservant la fierté de l'allure, tenant à témoigner d'un moral intact ; là, au contraire, une troupe ennuyée toute la journée par un chef grognon, répétant pour la douzième fois peut-être, sans entrain ni encouragement, un mouvement mal exécuté.

Toutefois deux catégories de soldats rendent souvent très pénible la mission de l'instructeur : les bornés et les apathiques, qu'on se hâte de proposer pour le licenciement dès qu'on les connaît, puis les simulants. Pour ces derniers, il est sage, avec l'entente du médecin, d'ignorer leurs maux prétendus.

Je me rappelle une recrue qui prétendait avoir les pieds si délicats qu'elle en était incapable de marcher avec la troupe. Avec bienveillance je l'autorisais à suivre hors rang, l'assurant que son état se modifierait. Elle n'avait qu'à partir dix minutes avant l'heure pour arriver sur la place d'exercice en même temps que ses camarades, et pour le retour elle n'avait qu'à suivre du mieux qu'elle pourrait. Soit que l'homme se fût rapidement fortifié, soit qu'il lui devînt à charge de persister dans la simulation, il ne se passa pas huit jours qu'il marchait dans le rang sans plus demeurer en arrière. D'autre part, dans un cas analogue, la bienveillance fut infructueuse, et je n'obtins la guérison que par dix jours d'arrêts forcés.

L'exemple suivant prouve le succès que l'on peut obtenir en faisant appel à la raison et à l'amour-propre.

Une recrue typographe me fut proposée pour être licenciée pour cause de faiblesse générale. Elle était hors d'état de lancer son fusil en avant en le tenant dans la main, à plus forte raison hors d'état de tirer à bras franc. Je fis comprendre à ce jeune homme combien il serait avantageux pour sa santé, par conséquent utile pour son avenir, de poursuivre son service militaire ; qu'en outre, il aurait plaisir à apprendre à tirer. Je l'engageais à continuer les exercices aussi bien qu'il le pourrait ; qu'à la longue ses bras se fortifieraient, et qu'il ne tarderait pas à manier son arme aussi facilement et correctement que ses camarades.

Ainsi fut fait. Bientôt je vis mon homme tirant les exercices de la 3e et 2e classe (année 1880), et dans toute la compagnie nul n'annonçait ses coups plus fièrement, lorsqu'il avait rempli les conditions.

Il n'est pas douteux que l'intelligence est mise à une rude épreuve si, au début, la recrue ne doit pas tout apprendre sur commandement, mais si après lui avoir montré un mouvement, on l'oblige à s'exercer soi-même jusqu'à la perfection.

En employant les recrues les plus exercées à aider et à instruire leurs camarades indolents et gauches, on pourra obtenir de plus rapides progrès. En même temps les recrues

apprennent à se connaître mieux, la camaraderie se développe et l'on détermine plus promptement et plus sûrement les éléments aptes à avancer.

C'est ainsi également que je me représente l'emploi des élèves ayant suivi l'instruction militaire préparatoire du IIIe degré, tant que leur nombre ne dépasse pas celui des autres recrues. Une fois que chacun, par cette méthode, a atteint un certain degré d'instruction, le travail d'ensemble n'offre plus autant de difficultés. Ce système peut aussi servir d'examen. Si le résultat n'est pas satisfaisant, on continue l'instruction des plus faibles.

On agira de même sur la place de tir. Le tireur qui demande à être corrigé ne doit pas continuer son tir; il doit être renvoyé au peloton d'instruction pour acquérir ce qui lui manque.

Naturellement, tout ceci exige beaucoup de peine; mais, une fois les principes reconnus justes, il faut s'y tenir. Cette voie est la plus sûre pour aboutir au *Drill*, c'est-à-dire à l'exécution parfaite des commandements et des ordres.

Cette méthode, bonne pour les écoles de recrues, n'est plus recommandable pour les cours de répétition. Ici, il faut d'autres moyens.

Si nous voulons, dans nos cours de répétition de si courte durée, maintenir et développer même les aptitudes de notre troupe, nous devons admettre, comme point de départ, que l'instruction individuelle acquise dans les écoles de recrues ne se perd pas dans la vie civile. Le *summum* pour le soldat d'infanterie, c'est le maniement correct de l'arme. Il faut donc, plus encore qu'on ne le fait, exiger du soldat qu'en dehors du service il fasse son possible pour conserver et perfectionner l'aptitude au tir qu'il acquiert à l'école de recrues. Il ne suffit pas de brûler annuellement dans les sociétés de tir quinze à seize millions de cartouches. Il faut que les directeurs des exercices s'appliquent, comme c'est leur devoir, à obtenir le perfectionnement du tir. L'instruction libre doit tendre à ce que le *Drill* de combat et la discipline de feu ne fassent pas défaut. Ce but sera atteint si, dans nos sociétés de tir, chaque homme a la ferme volonté de toucher la cible et sait annoncer exactement où la balle doit avoir touché.

Il peut y avoir par-ci par-là des sociétés travaillant dans cet esprit. Je cite à ce propos l'exemple suivant :

La Société de X. (le nom ne fait rien à l'affaire) avait indiqué dans son tableau de tir de si bons résultats, qu'au bureau du contrôle on conçut des doutes sur leur authenticité. On décida de soumettre la Société à un tir de contrôle en présence d'un expert impartial. La Société subit cette épreuve au mieux. Chaque tireur lâchait son coup sous la surveillance d'un directeur, vieux chasseur de chamois, qui, après le départ de chaque coup, indiquait immédiatement où la balle avait touché et rendait attentif le tireur aux fautes commises.

C'est ainsi que je vois le tir dans nos sociétés. Et si, au contrôle des coups, s'ajoutait celui du maniement correct de l'arme, toute une partie de l'éducation individuelle serait mieux acquise et un progrès sensible en serait la conséquence pour le *Drill* et la discipline dans nos cours de répétition.

L'éducation du corps.

La discipline ne déploie pas ses exigences dans l'instruction intellectuelle et dans l'éducation morale du soldat seulement, elle suppose encore l'emploi selon ses règles des forces physiques.

Pour éviter des fautes à cet égard, quelques connaissances physiologiques ne sont pas superflues.

Le corps, un composé surtout de muscles, d'os et de sang, doit sa vie aux organes suivants : le cœur, le poumon, le cerveau avec son système nerveux. Aussitôt qu'un de ces organes cesse de fonctionner, la vie fuit le corps, et nous parlons de congestion cardiaque, pulmonaire ou cérébrale comme cause de cette mort subite.

Le *cœur* remplit l'office d'une pompe. Il retire des poumons le sang chargé d'oxygène et le chasse dans tout le corps pour alimenter les muscles et les débarrasser des déchets ; puis le sang reflue, mélangé d'acide carbonique, vers les poumons, pour sa purification par l'apport d'oxygène.

Lorsque le corps travaille, la consommation du sang par les muscles est plus considérable, d'où besoin plus grand d'oxygène. Les nerfs du cœur provoquent alors ses muscles à plus d'activité. Si le cœur est accoutumé à ce surcroît d'activité, il n'en résulte aucun danger. Il en est ainsi aussi longtemps qu'il ne se produit pas, suite d'excès, une accumulation du sang, de telle sorte que les cavités, dilatées à l'extrême, ne résistent plus à la pression.

Il importe que le commandant de troupe sache que les muscles du cœur peuvent être fortifiés. La marche, les courses, les ascensions, l'aviron, la gymnastique, la natation, l'usage modéré de la bicyclette sont autant d'exercices propres à fortifier le cœur. Naturellement, il faut ordonner ces exercices suivant une progression prudente. Le cœur lui-même est d'ailleurs le meilleur guide. Si les battements sont non seulement vigoureux, mais commencent à devenir irréguliers, s'ils sont excessifs aux tempes, si l'asthme se manifeste, le moment est venu de se reposer jusqu'à ce que cet état prenne fin. Nous trouvons dans ces phénomènes une indication : dans les marches de montagne, ne pas fixer les haltes-horaires à la montre, mais selon la nécessité.

Les hommes qui souffrent de battements de cœur sans excitation préalable, physique ou morale, doivent être renvoyés au médecin ; ils ne sont généralement pas aptes à supporter les fatigues du service militaire.

Les *poumons* règlent les relations entre l'air athmosphérique et le sang. L'acide carbonique recueilli dans les muscles est expiré et l'oxygène réintroduit par la respiration. Des poumons bien conformés procurent au sang une abondante provision d'oxygène, tandis que des poumons peu élastiques aspirent une faible quantité d'air, donc peu d'oxygène ; la capacité de travail de l'homme en est réduite. Nous comprenons par là pourquoi les personnes asthmatiques et emphysémateuses sont, physiquement, d'un si petit rendement.

Chez un adulte, le volume d'un poumon bien conformé peut augmenter d'une moitié. Cela suffit pour nous instruire sur les égards que dans l'éducation militaire mérite un si précieux élément d'endurance physique. Disons ici, pour n'y plus revenir, que les exercices favorables au développement des muscles du cœur le sont également pour celui des poumons.

Jusqu'à présent, l'instruction militaire n'a pas attribué à la respiration une importance suffisante. Je ne suis pas de l'avis de Steward qui veut que le marcheur respire en cadence. Dès que l'on ne s'observe pas, on en revient à la respiration naturelle. En revanche, l'expérience justifie les recommandations suivantes :

Au tir, tenant compte des prescriptions réglementaires qui n'accordent pas plus de quatre secondes pour viser, aspirer profondément au moment de la mise en joue, puis retenir la respiration en visant.

Pendant la course, au moment de prendre le pas de gymnastique, aspirer et expirer profondément, puis, à l'arrêt, faire de même, de manière à rejeter le plus possible l'acide carbonique.

Pendant les haltes-horaires, on ordonne de poser les sacs non seulement pour décharger l'homme momentanément et ménager ses forces, mais afin de dégager les omoplates. Les poumons se dilatent mieux. On devrait engager les hommes à prononcer largement plusieurs aspirations et expirations après s'être débarrassés de leurs sacs. Plus vite s'exhale l'acide carbonique accumulé, plus vite aussi s'évanouit le sentiment si déprimant de la fatigue. On comprend par cela, — et c'est un besoin naturel, — que l'homme éreinté et déprimé soupire profondément.

La capacité des poumons, comme celle du cœur, est limitée. Si les efforts sont exagérés, le nombre normal des aspirations, 20 à 30 par minute (16 pendant le sommeil, 40 à 60 pendant un effort) triple ou quadruple. La respiration devient alors superficielle. Le temps pour l'échange des gaz dans le poumon est trop courte ; on est sous la menace d'un étouffement ; c'est la congestion pulmonaire.

Le *cerveau* est l'organe central de la vie. Soit volontairement, soit involontairement, il provoque, par le moyen des nerfs, tous les phénomènes d'activité que nous réunissons sous la notion de « vitalité ».

Au service militaire, et spécialement en vue de la discipline, il est important d'apprécier chez les hommes l'état de leurs nerfs. Plus le genre de vie d'un individu est simple et naturel, mieux il garde ses nerfs intacts et se trouve en mesure de supporter les fatigues d'une campagne.

Mais le régime de haute culture actuel n'est pas favorable à la conservation de bons nerfs. L'avidité en toutes choses, la recherche de la richesse, les habitudes de luxe, le surmenage intellectuel et physique, une alimentation insuffisante ou mal comprise, spécialement l'infusion d'alcool en trop grande quantité, les prédispositions congénitales, etc., etc., sont les plus grands ennemis des nerfs. Les maladies des nerfs sont aujourd'hui à la mode. La meilleure preuve en est que pendant la bonne saison des milliers et des milliers de personnes vont chercher dans des stations de cure le rétablissement de leur santé ébranlée par une vie irrégulière.

A l'école déjà, — et c'est notre première faute, — nous élevons nos enfants pour la nervosité. On cherche ensuite à corriger le mal en organisant des colonies de vacances. Au point de vue militaire, c'est une consolation, mais modeste.

Le service militaire ne peut guère améliorer ce qui est défectueux dans le système nerveux, si ce n'est par une existence régulière et au grand air. Mais ce n'est qu'un palliatif. Les hommes nerveux ne se prêtent pas au service militaire, dans tous les cas pas comme commandants de troupe sur un champ de bataille.

Hilty écrit les lignes suivantes dans son livre sur la *Neurasthénie :* « Chez les chefs supérieurs, un système nerveux solide et sûr est l'essentiel. Tout dépend de là. Le dernier des soldats en ressent l'influence. Il est permis de prétendre que très souvent, et jusqu'à notre époque, l'issue des guerres a été déterminée par la supériorité en force nerveuse des chefs dirigeants, et en général des individus mis en action. Des chefs et des troupes prédisposés à la nervosité sont toujours un élément douteux. Même les avantages du nombre, de l'armement et de l'organisation ne sauraient compenser cette infériorité. »

Craignons donc de créer et de développer la nervosité, même au service militaire, par un excès de travail et par une alimentation insuffisante ou mal comprise. A cet égard, avouons franchement que tous nous avons péché. Reconnaître sa faute est le premier pas pour la réparer.

Je considère ce sujet comme si important, précisément au point de vue de la discipline, qu'il me sera permis de m'y arrêter quelque peu. J'en examinerai les deux faces : le *surmenage* et l'*alimentation*.

Le surmenage.

Parlons tout d'abord de l'officier. S'il veut conserver son élasticité d'esprit et l'indispensable force d'endurance, il doit se présenter au service militaire bien préparé. Qu'il ait travaillé ses programmes d'instruction à la maison ou dans des cours tactiques spéciaux est chose secondaire ; l'essentiel est qu'il n'ait plus besoin, à la fin d'une journée de travail, de revoir ses règlements, d'élaborer des suppositions pour ses exercices, etc.

Mais l'officier est souvent obligé de consacrer du temps à

des travaux moins utiles. Lorsque j'étais commandant de bataillon, souvent je me suis vu contraint, après le travail de la troupe, de me livrer, jusqu'à des heures tardives, à des besognes de bureau. Les circonstances changeaient une fois les manœuvres commencées, mais il fallait alors passer une partie de sa nuit à attendre les ordres pour le lendemain. Il n'était guère possible de se livrer au repos avant minuit, pour se lever parfois à 3 heures du matin. Rien de surprenant si ce régime finit par rendre nerveux des hommes même du tempérament ordinairement le plus tranquille.

Heureusement, d'incontestables progrès ont été réalisés sous ce rapport ; on a appris à se servir des modes d'urgence. Il ne faut cependant pas, dans cette simplification du service, subordonner les exigences de celui-ci à ses convenances personnelles.

On remarque souvent que de jeunes officiers, qui, dans la vie civile ont des habitudes régulières, croient devoir manifester leur endurance en dormant aussi peu que possible ; ils se croiraient perdus de se coucher en même temps que le simple soldat. Mais croit-on qu'après avoir rôdé pendant la plus grande partie de la nuit, cet officier qui, péniblement, à l'aide de tous les moyens imaginables, est parvenu à se réveiller, et, en hâte, a avalé la tasse de café de son déjeuner, puisse être un chef capable d'endurance et possédant la fraîcheur d'esprit ? Les listes qualificatives portent parfois l'observation : « Aurait pu mieux faire ». Pour beaucoup, la cause en est un épuisement des nerfs, dont ils portent eux-mêmes la responsabilité. Sans doute, les rapports de société favorisent la bonne camaraderie, mais il n'est pas indispensable de créer des relations intellectuelles uniquement dans les veillées nocturnes.

D'après ce que j'en dis, on ne sera pas étonné de me voir récuser l'imitation des coutumes des corps d'étudiants comme signe distinctif de l'esprit de bonne camaraderie. L'école d'aspirants IV, en automne 1900, m'a fourni la preuve que, sans l'application du « Biercomment », on peut pratiquer la gaîté. Ce serait pour moi une vive satisfaction si ces jeunes officiers témoignaient du même entrain aux écoles de recrues de cette année.

En ce qui concerne la troupe, il est acquis que l'entraînement en vue d'un travail intensif consiste dans un accroisse-

ment lentement progressif des exigences. Il faut pour cela mesurer sagement les forces des hommes. Nous ne saurions les désaccoutumer du sommeil. Impossible donc d'accroître *ad infinitum* la rapidité et la longueur des marches. Il arriverait un moment où la machine se refuserait à fonctionner. Tout gymnaste, tout homme de sport sait qu'un effort énergique et soutenu exige après lui un temps de repos. Il est nécessaire soit pour remettre en état l'équipement, soit surtout pour vaquer aux soins du corps. Le commandant de troupes, le chef d'une grande unité en particulier, doit comprendre cette exigence. Tu travailleras six jours ; le septième est le jour du repos. L'observation de cette loi mosaïque est le minimum de ce que l'on doit demander au service militaire. C'est un principe de rigueur. Nous devons donner aux hommes l'occasion de fréquenter le culte le dimanche et de se retremper l'après-midi dans la vie de famille.

L'automne passé, lors du cours de répétition de la VIIIe brigade, on s'est plaint du surmenage de la troupe. Les exigences ont été grandes, c'est exact ; mais j'ai la conviction que moyennant une bonne alimentation, toutes ces exigences auraient été supportées avec bonne humeur, si le jour du Jeûne avait été une journée entière de repos. Un travail persistant de dix jours, pendant lesquels souvent l'effort a été porté à son maximum, est plus que ce que peut supporter sans préjudice, dans des circonstances normales, la grande masse des hommes. Un surmenage de ce genre se traduit aussitôt par la surexcitation du corps dont la conséquence est le ralentissement des forces intellectuelles et physiques et par un esprit de mécontentement. On cherche alors un bouc émissaire sur qui faire retomber le poids de sa mauvaise humeur.

Que l'on me comprenne bien : je n'entends pas que l'on ne puisse pas à l'occasion empiéter sur le temps du sommeil de l'homme, ni qu'une marche ne doive jamais être poussée jusqu'à la limite du possible ; les circonstances peuvent rendre nécessaire ce maximum d'effort. Mais, de même qu'après un fort temps de galop, le cavalier relâche les rênes de son cheval, et le laisse souffler, de même nous devons tenir compte du besoin de repos.

C'est un art qui demande à être exercé dans les grandes et dans les petites choses. Le chef l'acquerra pour peu qu'il sache être en communion de sentiment avec ses hommes,

qu'il les observe continuellement, qu'il s'inspire de leurs besoins, s'attache à satisfaire ceux-ci et mette tout son soin à rester pour eux un exemple. D'après mes expériences personnelles, je serais tenté de croire que dans l'observation de ces quelques conseils réside tout le secret de la conduite de la troupe et celui de la discipline.

L'alimentation.

Le Dr Leitensdorfer, dans son ouvrage déjà cité, relate le fait suivant :

Pendant le siège de Paris, deux divisions allemandes étaient placées l'une à côté de l'autre. L'une fut alarmée inutilement quatre-vingt-trois fois, l'autre deux fois seulement. Pourquoi? Au dire de personnes expertes en la matière, la cause n'en doit point être cherchée dans des considérations de terrain ni de tactique ; non plus que dans une différence de capacité des divisionnaires, — tous deux étaient à la hauteur de leur tâche, — mais uniquement dans le ravitaillement des états-majors. Tandis que dans une des deux divisions le service du ravitaillement de l'état-major était entre les mains d'un officier aussi zélé et habile que bienveillant, dans la division des « alarmés » il avait été confié à un officier peu préoccupé d'une alimentation rationnelle, qui n'y comprenait d'ailleurs pas grand chose et aimait à se charger de toutes sortes de travaux accessoires. Le commandant et l'état-major de la division des « alarmés » étaient donc mal nourris. De là, des relations peu cordiales entre les officiers ; ils souffraient, sans s'en douter, d'une nervosité et d'une sensibilité extrêmes, qui, par contagion, se communiquaient aux autres états-majors et, finalement, atteignaient jusqu'au simple soldat.

On en croira volontiers ce récit. Chacun de nous n'a-t-il pas eu l'occasion de se sentir nerveux lorsque, rentrant du travail, ayant faim, le repas n'est pas prêt ou est mal préparé ? Comme les ménagères, les quartiers-maîtres et les adjudants chargés du cantonnement, ou encore les chefs de cuisine savent que ce sont là des moments graves. Non seulement les chefs, mais la troupe elle-même devient nerveuse si elle souffre de la faim, et plus encore si elle a l'impression qu'il eût pu en être autrement et que l'organisation a péché. « Devant la crèche vide les chevaux ruent. »

Les ménagères prudentes savent que l'estomac est sur le chemin de l'amour. Je pense qu'au service militaire il est non

seulement sur celui de l'affection, mais sur le chemin de la consolidation et du maintien de la discipline. Une soupe cuite dans la marmite individuelle, une petite ration de fromage, une goutte de thé, ou simplement un peu d'eau fraîche parfois, permettent de surmonter la crise nerveuse causée par la faim ou par la soif, surtout si les hommes remarquent que le commandant s'intéresse à eux, qu'il fait son possible pour alléger leurs fatigues et qu'il partage non-seulement celles-ci mais leur repas. Honte à l'officier qui ne se préoccupe pas de sa troupe dans ces moments-là et ne songe qu'à lui-même. Il n'est pas apte à commander.

Je devrais m'en tenir là et je le ferais si je ne savais combien les opinions diffèrent encore en matière d'alimentation. Qu'il me soit donc permis d'ajouter quelques mots sur les aliments les plus importants. Je me bornerai du reste à résumer mes observations pendant trente années d'activité de service, soit comme officier de troupe, soit comme instructeur.

La nourriture la plus rationnelle est celle qui renouvelle dans le corps les matières usées. Une nourriture variée doit donc être la meilleure; elle l'est en effet, parce qu'elle est la plus profitable à la digestion et par là même à la santé.

Je ne veux pas parler des aliments qui nous sont fournis par l'Etat (la viande, le pain); mais examiner les aliments et stimulants que le commandant procure à sa troupe comme rations supplémentaires sur le compte de l'ordinaire.

Le café au lait.

Pour les troupes du nord et du centre de la Suisse, rien ne remplace le café au lait comme premier déjeuner. Nous le faisons préparer comme suit :

On cuit, par homme, 15 grammes de café pulvérisé dans un peu d'eau, jusqu'à ce qu'elle commence à bouillir; on verse alors un demi-litre de lait et le tout cuit encore une fois. Si nous délivrons à côté de cela 70 grammes environ de fromage par homme, la troupe est suffisamment nourrie pour une matinée prolongée.

Occasionnellement, si l'on ne peut obtenir du lait, on donnera du thé sucré ou une soupe à la farine. Le chocolat, aimé des troupes welches, n'est pas encore apprécié par les hommes de la Suisse allemande, et moins encore le bouillon de grand matin.

Le thé.

comme le café est un stimulant. Il excite et désaltère. Meilleur marché que le café et plus rapidenent préparé, il constitue une excellente boisson de marche à verser dans les gourdes. Quand la troupe trempée et gelée rentre dans la caserne froide, pour la réchauffer nous lui distribuons du thé; en été, nous lui en distribuons pour la désaltérer pendant et après des marches fatigantes. Recette : ½ litre d'eau, 2 ½ à 3 grammes de thé, 15 grammes de sucre par homme.

Sans thé, nous n'aurions certainement pas pu exécuter, avec la même endurance et la même discipline, les marches que, soit à la montagne soit en plaine, nous avons entreprises ces dernières années. Au cours de chaque école, les médecins militaires constatent la bonne influence du thé sur l'état de santé des hommes. J'attribue à cette boisson le fait qu'en 1899 et 1900, nous n'avons pas eu un seul coup de soleil. Soit dit entre parenthèses, il ne faut pas que l'homme dispose à son gré du contenu de sa gourde; on doit considérer ce dernier comme une ration de réserve à n'utiliser que lorsqu'on sait qu'elle suffira jusqu'au moment de son remplacement. Il pourra donc être utile de faire boire de l'eau avant que la gourde n'ait été entamée.

L'alcool.

Le Dr Leitensdorfer dit de l'alcool qu'il favorise le dépôt dans le corps, sous forme de graisse, des matières nutritives non utilisées, et qu'après une courte et légère excitation, il provoque une déchéance de l'énergie physique et morale, rappelant une paralysie.

Aucun de nous, sans doute, n'ignore les effets de l'alcool. Nous évitons en conséquence de fournir à la troupe l'occasion de boire de l'alcool pendant un effort soutenu, et s'il n'est pas possible de l'en priver, nous la désaltérons d'abord avec du thé. Une fois les hommes nourris et, avec l'appel principal, le point final mis au travail journalier, chacun peut, s'il en a la fantaisie, vider sa chope; à ce moment, l'éventualité d'excès est exclue ou peu s'en faut.

Apaiser la soif au moyen de l'alcool est pour l'énergie, l'endurance et la discipline un grand danger. En outre, les libations copieuses en alcool favorisent les congestions.

L'eau.

L'eau, fraîche et pure, sert de rafraîchissement. Il est bon toutefois que l'homme, en la buvant, mange quelque chose, fût-ce une simple croûte de pain. L'effet rafraîchissant de l'eau est accru par l'adjonction d'un peu d'essence de citron, un gramme environ par litre d'eau.

Il est bon d'observer toutefois que l'eau bue trop fréquemment et en trop grande quantité affaiblit l'estomac. Si donc le temps est froid et pluvieux, il faut en user le plus rarement possible. Au contraire, si la température est lourde, mieux vaut en boire une fois de trop que pas assez.

Le fromage.

Grâce à sa teneur si riche en albumine et en graisse, le fromage est un aliment de premier ordre. Il ne devrait jamais faire défaut, surtout au moment d'un grand effort. Une bonne ration de fromage à déjeuner se recommande, surtout avant les longues marches et les manœuvres pénibles. Même au repos, il n'est point à mépriser, et si, à la rentrée au cantonnement, aucune colonne de vivres n'est en vue, une tablette de soupe et un morceau de fromage remplaceront sans inconvénient l'ordinaire.

Le sucre.

Un hydrocarbure rapidement résorbé par le corps. Des essais comparatifs ont établi qu'il accroît les forces et la persistance des mouvements musculaires. Un petit morceau de sucre combat la sensation de la soif. A recommander aussi dans le thé et le café.

D'après les expériences de Schiele, le sucre, à la quantité de 10 à 30 grammes par jour, est sans influence sur l'action de l'estomac; 50 à 80 grammes retardent l'apparition de l'acide muriatique nécessaire à la digestion ; 120 grammes dérangent celle-ci. Conclusion : l'excès en tout est un défaut.

Les fruits.

Dans les dernières écoles de sous-officiers, nous avons fait distribuer presque journellement des fruits frais au repas principal. Au point de vue du bien-être de la troupe, les résultats ont été des meilleurs.

Les fruits secs aussi, chaque touriste le sait, constituent un

excellent remède contre la soif. Mais on éprouve quelque difficulté à s'en procurer; il faut acheter des fruits de l'étranger, car nos agriculteurs préfèrent vendre à bon marché mais immédiatement, leurs fruits en automne, plutôt que de les sécher.

Les légumes.

Jadis, on en faisait un petit emploi. On n'utilisait guère que des céréales, comme pâte de soupe. C'était à tort. Le légume vert est excellent pour la santé de la troupe. Mais nos hommes ne se montrent pas encore très débrouillards pour s'en procurer; au bivouac, il faut encore, le plus souvent, leur donner les directions nécessaires.

La viande.

Des saucisses, du lard sec, des conserves, de la viande froide, tout cela, si la qualité y est, se prête volontiers à être porté par l'homme pour être consommé entre les repas. L'inconvénient est que ces denrées favorisent la soif. Je n'ai jamais bien réussi quand j'ai voulu faire porter de la viande fraîche par mes hommes. Si l'on veut leur donner un supplément de viande, mieux vaut forcer la ration de l'ordinaire, après le travail.

Je m'arrête et ne peux mieux faire que de répéter ce que je disais plus haut : on peut emprunter bien des voies, pour aboutir à la discipline; mais je crois me placer à un point de de vue très pratique en disant que la principale passe par l'estomac.

* * *

A diverses reprises ont paru sur la discipline de notre armée des publications qui n'étaient point pour relever son prestige. Leur effet a été surtout de répandre dans notre peuple, aussi bien qu'à l'étranger, des opinions fausses.

Si nous considérons la somme de travail qu'en dehors du service et volontairement fournissent nos milices pour être prêtes à l'heure du danger, si nous apprécions l'endurance de nos hommes sous les ordres de leurs chefs, alors nous n'avons aucune raison de pousser des cris de Cassandre.

Que chacun de nous accomplisse son devoir simplement et sans bruit, et le tout puissant Maître des champs de bataille fera briller, dans l'avenir comme dans le passé, sa plus lumineuse étoile sur notre chère patrie.